HISTOIRE MÉDICALE

N.° 100.

Du 35.me Régiment, pendant la Campagne de 1828,

en Morée.

TRIBUT ACADÉMIQUE,

Présenté et publiquement soutenu à la faculté de Médecine de Montpellier, le 31 août 1829.

PAR ÉDOUARD-B.-F. BERJAUD,

de Toulouse (haute-Garonne),

Chirurgien Aide-Major, au 35.me Régiment.

POUR OBTENIR LE TITRE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

> C'est à l'observation seule que la Science doit ses véritables progrès, et ce n'est qu'avec son secours qu'elle pourra en faire de nouveaux.
>
> CAILLOT. PATH. GEN.

MONTPELLIER.

De l'Imprimerie de X. JULLIEN, Place Louis 16, n° 2.

1829.

à mon Père et à ma Mère,

Gage de piété filiale;

à M. C........

Comme un Tribut de Reconnaissance pour les bienfaits que j'en ai reçus;

A MON ONCLE **DESCLOS**,

Docteur en Médecine, hommage à ses talens et à ses vertus;

à MM. les Officiers du 35me de Ligne,

Témoignage d'Estime & de considération;

à la Mémoire

De deux Officiers justement regrettés.!!!

BERJAUD.

FACULTÉ DE MÉDECINE

DE MONTPELLIER,

Professeurs.

MESSIEURS :

LORDAT, DOYEN.
BROUSSONNET, PRÉSIDENT.
DELPECH, *Examinateur*.
DELILE, *Examinateur*.
LALLEMAND.
ANGLADA.
CAIZERGUES.

MESSIEURS,

DUPORTAL, *Examinateur*.
DUBRUEIL, *Suppléant*.
DUGÈS.
DELMAS.
GOLFIN,
RIBES.
. . . .

CHAPTAL, *Professeur honoraire*.

Agrégés en Exercice.

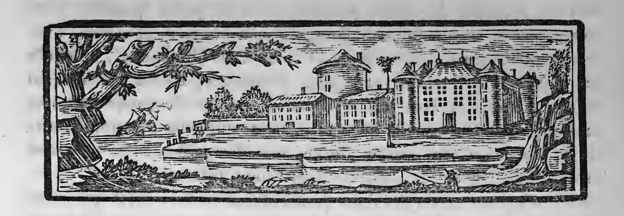
MESSIEURS,

SAISSET.
BOURQUENOD.
RECH.
POURCHÉ.
SABLAIROLES.
POUZIN.
FAGES.

MESSIEURS,

ESTOR,
VIGUIER
KUHNHOLTZ, *Examinateur*.
BERTIN, *Examinateur*.
SERRE.
ROUBIEU.
BROUSSONNET.

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Désertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.



HISTOIRE MÉDICALE

Du 35.me Régiment, pendant la Campagne de 1828,

EN MORÉE.

I. Les grands rassemblemens de personnes d'un âge à peu près le même, de même sexe, et sous l'action des mêmes modificateurs, offrent au médecin plusieurs avantages. On voit en grand et sous des faces multipliées les maladies qui les atteignent ; on apprécie plus justement le genre d'influence des agens qui les circonviennent ; on calcule enfin avec plus d'exactitude les effets des médications par lesquels on les attaque. C'est sous ce rapport que l'observation des maladies des armées se recommande à l'attention des praticiens.

II. Appelé par le sort des armes sur la terre de la Morée à la suite du 35.me de ligne dont nous faisons partie, nous avons

cherché à tirer de notre position tout le profit possible pour notre instruction médicale. Nous nous sommes donc livrés avec le zèle qu'exigeait notre devoir et le bien de l'humanité, à l'étude des maladies qu'il nous fut donné d'observer, en les considérant dans leur rapport avec les circonstances dans lesquelles elles se devéloppaient. C'est par-là qu'aussi instruits que nous pouvions l'être, sur la nature et les causes de ces maladies, nous nous mettions en état d'en régler un plan de traitement raisonné.

III. Ce sont nos réflexions particulières sur ce sujet que nous offrons à cette Ecole pour mériter le titre de docteur en médecine ; si elles ne sont pas plus étendues, si elles ne comprennent pas un nombre plus considérable de faits, on voudra bieu se rappeler qu'elles ne portent que sur les maladies d'un seul régiment dont nous partagions encore le service avec M. le chirurgien-major et les médecins des hôpitaux.

IV. Quoi qu'il en soit, voici l'ordre dans lequel nous distribuons notre travail pour en faire un corps régulier. Il sera à peu près le même que celui qu'a suivi Pringle dans son ouvrage sur les maladies des armées. Nous ne pouvons mieux faire qu'en nous conformant à ce savant modèle.

Nous le divisons en deux parties ; la première, ou partie proprement historique, renfermera l'itinéraire du régiment, la topographie abrégée des lieux qu'il a parcourus et des positions qu'il a occupées ; nous y joindrons les détails nécessaires relativement à sa nourriture, à ses campemens et aux modifications passagères et accidentelles auxquelles il a été exposé, tout cela considéré dans ses rapports avec la santé des soldats ; nous énumérerons en passant, les différentes maladies qu'il a essuyées, pour rapprocher, sous un même point de vue, l'action des causes morbides, des effets qui en ont été la conséquence.

Dans la seconde partie, ou partie proprement médicale, nous reprendrons les maladies que nous n'avions fait qu'énumérer ; nous essaierons d'en faire connaître la nature, en appréciant, à l'aide de l'expérience et du raisonnement, le caractère de leur

symptômes, et les traces laissées sur le cadavre; en fixant le genre d'influence des causes, et enfin, en nous rendant compte de la manière d'agir des traitemens que nous avons employés.

Toutefois, quelque bornée que soit la matière de notre propre observation dans les maladies du 35 me Régiment en Morée, elle serait encore beaucoup trop large pour un simple acte probatoire, si nous voulions remplir, dans tous ses points, le cadre que nous venons de tracer. C'est pour cela que nous effleurerons à peine certaines maladies, telles que les diarrhées, les dysenteries, les choléramorbus, les rhumatismes, etc., qui se sont offertes à notre observation, pour nous appesantir sur les fièvres intermittentes de tout genre qui les dominaient sensiblement, tant par leur nombre que par leur intensité.

PREMIÈRE PARTIE.

V. Le 35.me Régiment faisait partie de la division de Cadix. Embarqué dans le port de cette ville, il aborda heureusement à Toulon, d'où il partit pour la Morée. La traversée dura quatorze jours. On mouilla dans le golfe de Coron. Le débarquement s'effectua le 30 et 31 août.

VI. Il campa dans un vallon, sur le revers d'une colline, à l'occident. C'est dans ces lieux remarquables par la vigueur de la végétation qu'on dressa des baraques pour s'abriter contre la chaleur et les vicissitudes de l'air; les nuits étaient déjà assez fraîches.

VII. Le régiment, composé d'environ 1,100 baïonettes, occupa cette position pendant quinze jours. Il n'y eut que très-peu de malades : des diarrhées et des dysenteries légères furent surtout les maladies qu'on eut alors à traiter.

VIII. La nourriture du soldat se composait, à cette époque,

de viandes salées ; il faut y joindre d'autres comestibles, tels que raisins secs, figues, fruits nouveaux, etc., que nous vendaient les Grecs.

IX. Le 17 septembre, le Régiment, désigné pour avant-garde de la 2.me brigade, opéra un mouvement sur Navarin. Nous marchâmes dans un chemin difficile et presque impraticable, traversant des gorges et des vallées incultes, et gravissant péniblement plusieurs collines et des montagnes couvertes de bois. Après neuf heures de fatigues, nous arrivâmes à Combey et dans une belle plaine, où nous *bivouacâmes*. Le sur-lendemain, nous nous dirigeâmes sur Navarin qui n'était qu'à une lieue de distance. Cette ville s'offrit bientôt à notre gauche sur une éminence, au pied du mont Temathia ; elle domine le port célèbre, sur les bords duquel nous vîmes encore les traces de la mémorable défaite de la flotte des Turcs.

Le Régiment campa à quelques milles de la place presqu'au centre d'une plaine, étendue d'un coté jusqu'à la baie ; et bornée de l'autre par une chaîne de montagnes.

X. Voici la situation du terrain qu'occupait le régiment : en avant, au sud-ouest, était la baie et un vaste marais ; en arrière, au nord-est, une montagne auprès de laquelle le 16.me de ligne, le génie et l'artillerie avaient dressé leurs tentes ; à droite, au nord-ouest, une colline surmontée d'un plateau, à gauche, au sud-est, une portion de terrain que le séjour des matières fécales et d'autres immondices rendirent bientôt infect, une petite rivière, une vallée profonde et marécageuse ; encore à gauche et bien avant, Navarin, au pied duquel étaient des terres fangeuses et des cimetières Turcs dans le plus grand désordre. Non loin de là existait une colline, large à sa cime, cotoyée par un ruisseau ; ce dernier emplacement fut choisi pour former l'hôpital militaire ; enfin plus près de nous étaient campés l'état-major général, le 46.me et 58.me de ligne sur le penchant d'une colline.

L'insalubrité de cette station était augmentée par les circonstances suivantes. Les vents sud-est et sud-ouest, et les brises de

mer qui régnaient le plus ordinairement, outre leur humidité naturelle, soufflant dans la direction des marais et autre foyers d'infections que nous avons indiqué, nous en portaient continuellement les émanations. Ajoutons que le dégagement des mêmes vapeurs délétères fut activé accidentellement par l'action simultanée des pluies qui tombèrent dans ces lieux pendant quelques jours, et des fortes chaleurs que nous éprouvions; le froid humide des matinées et de la nuit complettaient les inconvéniens de ces localités.

XI Si les effets qui devaient résulter de l'action de ces ciconstances locales étaient palliées par la nourriture du soldat à qui l'on faisait dès-lors des distributions régulières de viandes fraîches, ils étaient augmentés par l'absence des moyens propres à s'abriter contre leur influence : car on ne distribua des tentes que le troisième jour de notre arrivée, et les soldats couchaient sur un lit de camp composé de joncs et de roseaux qu'ils allaient couper dans les marécages; on employa les mêmes matières à completter la construction des baraques. Envain, la vigilance éclairée du chef du corps interdisait l'usage de ces substances végétales, nécessairement imprégnées des vapeurs miasmatiques qui naissaient dans les lieux d'où on les retirait : l'impérieuse nécessité fit presque toujours enfreindre ses ordres.

La distribution qu'on fit des tentes le troisième jour de notre station, ne remédiait qu'en partie à ces inconvéniens; en effet, elles devenaient une autre source d'incommodités et concentraient l'air et la chaleur dans un séjour habité par plusieurs personnes; aussi un grand nombre de soldats leur *préférait* l'habitation des baraques dans lesquelles même ils passaient la nuit.

En nous résumant : humidité et chaleur considérables remplacées le matin et le soir par une fraîcheur assez vive, exhalaisons marécageuses abondantes, vapeurs infectes sortant des lieux pleins d'immondices, et des cimetières Turcs, défaut d'abri contre ces influences délétères : telles sont les circonstances fâcheuses auxquelles tous les soldats du 35.me ont été plus ou moins exposés dans le

camp de Navarin. Pour achever le tableau que nous venous d'esquisser, ajoutons les affections morales, tristes chez quelques soldats, les excès de boissons alcooliques auxquelles se livrèrent un grand nombre, l'usage immodéré de l'eau, pour plusieurs autres, les corvées multipliées et pénibles qu'ils faisaient tous dans différens lieux, et en particulier dans le voisinage des marais; et nous aurons prouvé la réalité d'un concours de causes morbides, incontestables et dont plus tard nous estimerons la nature.

XII. Le 35.me ne fut pas le régiment qui fournit d'abord le plus de malades; les régimens d'Artillerie et du Génie, ainsi que les autres troupes cantonées dans les mêmes lieux en envoyaient à l'hôpital un grand nombre dès le 5.e jour du campement, tandis que le nôtre jouissait encore d'une bonne santé. C'est ici le cas de noter que l'Artillerie et le Génie avaient beaucoup plus fatigué que les autres régimens, et que la plupart des autres troupes se trouvaient tout à coup sous un ciel tout-à-fait insolite, et au milieu de circonstances toutes nouvelles pour eux; au lieu que le 35.e, arrivant à peine de Cadix, quand il fut envoyé en Morée, avait déjà contracté dans l'Andalousie, dont le climat a beaucoup de conformité avec celui de la Morée, une certaine habitude de plusieurs des impressions auxquelles il était en butte dans ce camp. C'est ainsi qu'on peut expliquer cette particularité que notre régiment restait intact, tandis que les autres, qui étaient absolument sous les mêmes influences, comptaient déjà beaucoup de malades.

XIII. Le privilège dont jouit le 35.e pendant les premiers jours ne fut pas de longue durée; nous eûmes bientôt de malades, le nombre en augmenta sensiblement à partir du 26 septembre; à cette époque le régiment reçut un détachement de 133 anciens soldats.

XIV. On n'envoya à l'hôpital que les hommes les plus gravement malades. Les maladies les plus légères, et presque toutes les fièvres périodiques, furent traitées par les officiers de santé du corps. On organisa, à cet effet, une infirmerie qu'on établit sur le plateau de la colline à droite du régiment; elle consistait en

deux tentes capables de loger environ 20 hommes : on en joncha le sol d'herbes et de paille sèches. La salubrité relative de cet emplacement ne contribua pas peu à l'amélioration sensible qu'on observa dans l'état des malades.

XV. Les voltigeurs du 2.[e] bataillon, qui étaient à l'aile gauche, et les soldats de la 1.[re] du 1.[er] bataillon eurent beaucoup plus de malades que les autres compagnies. Les premiers occupaient une position moins élevée ; leur baraque et leur tente avoisinaient la petite rivière dont nous avons parlé, mais surtout ils confinaient au terrain insalubre que nous avons aussi indiqué.

Les seconds occupaient, il est vrai, un lieu plus élevé et plus sain, mais ils ne l'avaient pris qu'après avoir essuyé de grandes fatigues au camp de Petalidi où ils étaient restés seuls, qu'après nous avoir rejoints dans le camp de Navarin pendant les fortes chaleurs, et au moment où les fièvres dont ils furent atteints sévissaient avec le plus de fureur.

XVI. Le 7 octobre nous quittâmes Navarin. Nous arrivâmes devant Modon, excédés de fatigue et accablés par la chaleur du jour. A une heure de l'après-midi, pendant qu'on cernait la place, nous supportâmes des torrens de pluie ; l'orage ne s'appaisa que le soir. La place se rendit sans difficulté ; les compagnies d'élite se logèrent en ville ; les autres bivouaquèrent dans la plaine à un quart de lieu du fauxbourg. On ne leur donna des tentes que le second jour. Leur campement dura 15 jours pendant lesquels ils furent en butte à toutes les intempéries de l'air.

XVII. La nature du sol et le voisinage auquel il tenait était on ne peut plus malsain. En effet, composé de terres humides, transportées, abondamment pourvues de matières végétales en putréfaction, et en rapport avec plusieurs mares d'eau, il était, en outre, battu par le vent d'ouest qui le remplissait des émanations de la ville et du fauxbourg, ainsi que de celles qui se dégageaient d'un cimetière et de jardins semés de haillons et d'ordures putréfiées. On n'avait pu prendre une position différente. D'ailleurs, sur le bruit qu'une maladie contagieuse avait régné dans la ville,

on ne voulut pas, en y établissant toutes les troupes, les exposer au risque de la contracter: on jugea prudent avant tout, de faire enlever les immondices qu'elle contenait et d'en purifier les habitations.

XVIII. Les compagnies qui furent logées en ville se livrèrent aux excès des boissons spiritueuses : elles respiraient, d'ailleurs, l'air corrompu qui remplissait les rues et les maisons au moment où elles y pénétrèrent. Elles fournirent proportionnellement autant de malades que celles du camp. Les maladies étaient absolument les mêmes sans aucun indice de contagion.

XIX Le 15 octobre, l'hôpital militaire n'était pas encore établi. L'infirmerie qu'on avait transferée dans la ville, aussitôt qu'elle eût été assainie, renfermait 120 malades, 84 d'entr'eux furent évacués par mer sur Navarin. Des vents contraires les retinrent en rade et les ballotèrent beaucoup, en même temps qu'ils nous empêchèrent de leur porter les secours nécessaires à leur état. Le lendemain nous pûmes les visiter. Nous en trouvâmes 24 chez lesquels la fièvre avait entièrement cessé et nous les ramenâmes à Modon.

XX. L'évacuation précédente n'allégea pas beaucoup le service des malades, car leur nombre continua d'augmenter jusqu'à la fin d'octobre. Alors seulement les maladies diminuèrent en nombre et en intensité. Les malades entrèrent aussi alors en convalescence, les rechutes furent très-fréquentes, les promenades journalières qu'on prescrivit aux convalescens produisirent de très-bons résultats. Les mois de novembre et de décembre, pendant lesquels les variations atmosphériques furent moins fréquentes, la température plus régulièrement froide, virent s'éteindre enfin toutes les maladies qui avaient regné jusqu'alors. Il ne restait guère d'autres malades que ceux dont, par une cause ou par une autre, les maladies avaient pris un caractère chronique.

XXI. Nous nous embarquâmes le 29 décembre pour retourner en France, 40 hommes environ restèrent malades dans les hôpitaux de Navarin et de Modon; plus de 114 convalescens furent réunis sur un seul bâtiment, ils n'eurent que les vivres de bord

et quinze moutons vivans ; ils avaient un appétit dévorant, et comme on n'avait rien réglé, relativement à la quantité des vivres que l'on devait distribuer à chacun, ils ne se contentaient pas de se plaindre amèrement quand on leur en retranchait quelque chose pour cause de maladie, mais encore, malgré notre surveillance, ils s'en procuraient au-delà de leur ration. Ces excès d'intempérance, auxquels les convalescens en genéral ne sont que trop enclins, entraînaient ordinairement, à leur suite, des diarrhées, des dysenteries et des rechutes fréquentes des fièvres qu'ils avaient souffertes ; néanmoins, deux hommes seulement en furent les victimes.

XXII. Après 23 jours d'une pénible traversée, nous entrâmes au Lazaret de Marseille où un hôpital avait été établi pour recevoir les malades. L'aspect des maladies changea dès qu'on eut touché le sol de la France, alors très-froid ; quelques fièvres qui restaient disparurent ; à leur place on observa l'inflammation des organes pulmonaires seuls et quelquefois compliquées avec les affections périodiques.

XXIII. Les maladies qui ont régné pendant la durée de notre séjour en Morée, tant parmi les soldats que parmi les officiers, ont été partout les mêmes, sur les parages que nous avons occupés ; il n'y a eu guère que des différences légères qui n'intéressaient que la forme, le fond restant invariable, ces maladies n'ont pas différé non plus essentiellement de celles que Pringle avait observées dans l'armée anglaise pendant le mois d'août et durant l'automne, ainsi que dans les campemens qui ressemblaient à ceux du 35.e, telles sont des flux de ventre, diarrhées, dyssenteries, choléra-morbus, des fièvres périodiques, rémittentes et intermittentes, participant plus ou moins du génie bilieux et compliqué d'irritation à un dégré plus ou moins élevé. Il y a eu aussi quelques affections rhumatismales, mais de toutes les maladies les plus fréquentes, celles qui par l'acuité de leurs symptômes dominaient toutes les autres, étaient sans contredit les fièvres intermittentes. C'est des dernières affections dont nous allons faire

principalement le texte de nos considérations, d'après le plan que nous avons exposé (IV).

DEUXIÈME PARTIE.

XXIV. Ce serait ici le cas de rapporter les observations particulières que nous avons recueillies, afin de prêter à nos raisonemens le seul point fixe sur lequel nous voulons les appuyer, cependant nous excéderions beaucoup trop les limites du travail que nous avons entrepris, si nous voulions transcrire ici tous les faits que nous avons en notre possession, quoiqu'encore ils ne soient pas très-nombreux. Nous nous contenterons donc de rassembler dans un tableau général les traits caractéristiques de la totalité, nous bornant, d'ailleurs, à confirmer, dans la discussion, par quelques faits de détail, les assertions qu'on pourrait nous contester. Nous répugnons d'autant moins à ce parti que, ainsi que nous l'avons mentioné (XXIII), sauf quelques variétés fugitives et non essentielles ; toutes les observations se ressemblent.

XXV. Les fièvres intermittentes revêtaient divers types, tels que les types quotidien, tierce, quarte, sexte. Quelques-unes ont été erratiques ou atypiques.

Nous avons vu aussi des fièvres sous-continues, c'est-à-dire, des fièvres intermittentes dans lesquelles, par le prolongement du stade de la chaleur, on remarquait une tendance à devenir continue. Enfin, un assez grand nombre ont été pernicieuses ou malignes ou ataxiques soit qu'elles se manifestassent par des symptômes graves, ou que leur danger se cachât sous l'apparence d'une bénignité perfide.

Les fièvres intermittentes pernicieuses se présentèrent avec les signes d'une altération locale qui paraissait seule en faire tout le danger. Cette altération portait généralement sur le cerveau ou sur les voies digestives.

Le caractère insidieux des autres pernicieuses n'étaient pas si difficile à découvrir qu'on ne parvint à le faire avec quelque attention. L'indice le plus sur de la présence d'un état insidieux était l'altération plus ou moins profonde des traits des malades.

XXVI. La plupart des fièvres intermittentes étaient compliquées de quelques autres affections ou de lésions de quelques organes. La mortalité n'a été que trop souvent la suite de ces complications.

XXVII. Toutes les maladies offrirent surtout à leur début les plus grands traits de ressemblance ; tels étaient la céphalalgie, le malaise, le dégoût, une teinte ictérique générale, des vomissemens bilieux ou spasmodiques, des étourdissemens, et quelquefois des éruptions diverses à la peau, particulièrement l'urticaire

XXVIII. Les fièvres intermittentes, outre ces phénomènes dont elles étaient accompagnées, débutaient par un froid parti des pieds et de la région lombaire pour s'étendre à tout le corps. Le tremblement général, un sentiment de constriction à l'épigastre, les nausées, les vomissemens faisaient aussi partie du premier stade et se prolongeaient même dans le reste du cours des accès. En tourmentant cruellement les malades, cette intensité des symptômes gastriques et leur tenacité faisaient quelquefois le danger de ces fièvres que nous regardions dans les cas de ce genre comme appartenant à la classe des fièvres intermittentes pernicieuses. Des déjections alvines tout aussi fréquentes, escortées de mêmes symptômes menaçans, s'associaient aux vomissemens de chaque accès, et les assimilaient aux fièvres intermittentes choloïques.

D'autre fois c'était la cavité encéphalique d'où partaient les symptômes les plus alarmans. La céphalée intense acccompagnée de délires, l'altération de la face avec l'injection des yeux et tous les signes d'une tendance fluxionnaire rapide vers l'organe encéphalique donnaient à ces fièvres les caractères propres à celles qu'on connaît sous le noms de fièvres intermittentes, délirantes, apoplectiques, comateuses. etc.

Enfin, dans une troisième catégorie, se rangeaient des fièvres qui n'offrant d'abord, dans les accès, que les symptômes apparte-

nant aux fièvres intermittentes les plus bénignes, prenaient ou plutôt ou plus tard, la tournure de l'une ou de l'autre des pernicieuses que nous venons de décrire. Rappelons toutefois qu'il était possible de découvrir la disposition pernicieuse de ce troisième ordre de fièvres d'accès, en remarquant l'ensemble de la physionomie des malades, et l'air de détresse et de souffrance profonde qu'elle exprimait.

Le même appareil de symptômes se reproduisait à chaque accès en observant l'ordre du retour des accès eux-mêmes.

XXIX. Pour ce qui concerne le traitement de ces fièvres, observons d'abord, que nous n'avions à notre disposition d'autres médicamens que le sulfate de quinine et le quinquina; que, d'un autre coté les sangsues nous ont manqué quelquefois, et que ce ne fut que sur la fin des maladies que nous eûmes du Laudanum, de la liqueur d'Hoffmann, des émétiques et quelques purgatifs.

XXX. Voici, en conséquence comment nous dirigeâmes le traitement des maladies dont nous venons d'offrir le tableau.

Pendant l'accès, diètes, boissons émollientes; la saignée générale quand le malade était pléthorique et que la chaleur ainsi que les autres symptômes du second stade attestaient un état inflammatoire; nous appliquions aussi des sangsues à l'épigastre ou aux tempes lorsqu'il y avait des signes d'une irritation locale trop vive dans la tête ou dans la région de l'estomac.

Durant l'apyrexie, notre moyen principal et presque unique était le sulfate de quinine. Nous le donnâmes à la dose de 4, 8, 10 ou 15 grains dans l'intervalle des accès; mais dans les fièvres de mauvais caractère, nous en élevâmes la dose jusqu'à 20, 25 grains et au-delà.

XXXI. Telle est la médication que nous avons employée avec le plus grand succès. Nous ne saurions trop louer surtout, les effets héroïques du sulfate de quinine. Il a constamment réussi, soit pour prévenir les rechutes de ces affections, soit pour en opérer une guérison radicale. Nous ne pouvions parvenir à guérir nos malades par aucun des autres secours que nous avons employés, en

outre, il fallait donner ce médicament à doses assez fortes si l'on ne voulait voir bientôt rechuter les malades. L'imminence de la rechute était caractérisée par un état de faiblesse genérale une mauvaise couleur de la peau, et une plus grande susceptibilité morale. De nouvelles doses de sulfate de quinine faisaient disparaître assez promptement cette facheuse disposition. Nous avons des observations nombreuses pour justifier les assertions précédentes.

Ce que nous venons de dire des bons effets du sulfate de quinine, pour prévenir les rechutes, s'applique en totalité à l'usage des toniques et des excitans. Il est d'observations, en effet, que la trop grande prolongation de la diète chez les malades, des anti-phlogistiques et des alimens adoucissans, facilitait la tendance qu'ils pouvaient offrir à rechuter ; tandis que l'usage raisonnable des toniques et du vin, rendait leur convalescence très-courte et retablissait solidement leur santé.

XXXII. Les convalescens avaient un air de souffrance, une grande tristesse et une faiblesse universelle ; on les reconnaissait à la couleur pâle el blafarde et à leur maigreur générale qui s'accompagnait par fois d'œdématie des membres pelviens, de bouffissures du visage, et même d'hydropisie ascite.

XXXIII Le nombre considérable des malades dont nous étions chargés, ne nous a pas permis de faire des ouvertures de cadavres pendant notre séjour en Morée. Ce n'est qu'au Lazaret de Marseille, où notre pratique moins étendue, et resserrée dans un espace plus circonscrit, nous a permis d'utiliser ce puissant moyen d'investigation, mais alors nous n'avions guère que des cadavres résultant des affections chroniques qui avaient succédé aux maladies aiguës : voici au surplus ce que nous a présenté cette inspection.

XXXIV. Arachnoïde et pie-mère enflammées ; substance cérébrale, tantôt plus dure, tantôt molle, ordinairement gorgée de sang ; taches rouges et livides dans la muqueuse de l'estomac et des intestins grêles. Les gros intestins nous offraient souvent des points gangreneux, plus souvent encore des ulcérations plus ou moins étendues, la muqueuse brune et ramollie, leurs parois épaissies et d'une

consistance lardacée. C'est sur le rectum surtout que nous avons constaté cette dernière altération. Le foie d'un volume et d'une fermeté remarquables, était quelquefois gorgé de sang; la rate était la plupart du temps, réduite en bouillie et très-friable. La vessie a été trouvée chez plusieurs retirée sur elle-même et fort épaissie. Les poumons étaient ordinairement sains. Le cœur d'un aspect pâle et décoloré a toujours eu peu de consistance.

XXXV. La plupart de ces malades avaient succombé à des flux diarrhéïques ou dysentériques, ou bien à une consomption progressive.

XXXVI. Nous n'avons donné jusqu'aprésent que le tableau de la condition des fièvres intermittentes. Ces maladies, ainsi que nous l'avons annoncé (IV.) furent des plus nombreuses et des plus fréquentes. Mais, comme nous l'avons dit aussi, elles ne furent pas les seules. Nous observâmes, en effet, des fièvres continues et rémittentes, des dysenteries, des diarrhées, des affections rhumatismales et de légères inflammations des organes pulmonaires.

XXXVII. Toutes ces maladies étaient remarquables par la réunion d'un grand nombre de symptômes de nature identiques. Elles se transformaient souvent les unes dans les autres; ainsi était-il ordinaire de voir la diarrhée ou la dysenterie succéder à une fièvre intermittente qui disparaissait tout-à-coup et réciproquement; cette dernière affection se reproduisait à la cessation des flux de ventre? Les écarts de régime, l'abus du laudanum liquide, et la trop grande quantité d'eau de riz donnée aux malades, étaient, ce nous semble, les causes déterminantes les plus ordinaires de la transformation des fièvres intermittentes en diarrhées ou dysenteries; d'ailleurs, les maladies ne différaient que par leur type, quant à ce qui concerne les affections fébriles, et pour les autres maladies, par la diversité des régions du corps, sur lesquelles se passait la scène morbide. Aussi, le traitement des premières était-il à peu près le même, dans tous les cas, du moins relativement aux fièvres rémittentes. Les fièvres continues et les autres maladies énumérées, dont la fièvre ne constituait pas un état primitif, cédaient aussi aux mêmes moyens, excepté que

le sulfate de quinine n'en faisait pas partie, et qu'il était remplacé par l'usage des toniques.

XXXVIII. Le caractère frappant de ressemblance de toutes ces affections a été un des motifs qui nous a déterminés à ne considérer dans ce travail que celles de toutes qui ont régné d'une manière plus générale. En attendant que dans un travail spécial sur chacun des ordres de maladies que nous avons observées dans le 35.me régiment en Morée, nous fournissions les preuves de fait de cette conformité de *nature*, nous nous bornons à énoncer simplement cette identité.

XXXIX. Le régiment a perdu en Morée plus du douzième de ses soldats ; la mortalité fut beaucoup plus considérable à Navarin qu'à Modon, quoique le nombre des hommes qu'on y a traités ait été moindre, sur 365 fiévreux traités à l'infirmerie ou à l'hôpital de Modon, on à compté de 45 à 50 morts et pas un seul officier sur 25, tandis que sur 198 traités à Navarin, il en est mort près de la moitié et deux officiers sur cinq.

XL. Quelle était la nature des maladies que nous venons de décrire? Pour résoudre cette question on n'a qu'à conférer les causes, et les symptômes, avec le traitement qu'on a employé.

XLI. Mais avant tout, quelles sont les causes de cette maladie? Elles sont trop évidentes pour qu'on puisse les méconnaître en suivant pas à pas la marche des troupes, et observant les circonstances au milieu desquelles, elles se sont trouvées, on voit aussitôt qu'on ne peut imputer qu'à ces circonstances seules, l'existence des maladies dont il s'agit. En effet, le premier campement du régiment ne donna lieu à aucune maladie grave ; or, ce campement avait lieu dans un terrein, exposé sur le revers d'une colline, et dans un vallon, dont tout semblait attester la salubrité (VI et VII) ; on y remarqua surtout des dysenteries et des diarrhées qu'on peut attribuer à l'effet des vicissitudes de l'air, occasionnées par la chaleur du jour et la fraîcheur des nuits, en outre, la fatigue inséparable des travaux d'un campement, ainsi que les écarts de régime auxquels les soldats ne sont que

trop disposés à céder, pouvaient y avoir contribué. La nature des alimens, composés de viandes salées, de fruits nouveaux et de vins doux, etc., peut aussi être comprise dans le nombre de leurs causes; cependant les maladies furent en très-petit nombre, et bénignes.

XLII. L'action des mêmes causes augmenta par leur continuité; car le régiment se fatigua beaucoup pendant neuf heures de marche sur des chemins très-difficiles. Aux fatigues inséparables d'une aussi rude étape succédèrent deux nuits passées au bivouac, et enfin, le campement près de Navarin (IX). Nous nous sommes assez appesantis sur l'insalubrité de la position qu'on prit alors pour nous dispenser d'y revenir (X.); en effet, quoi de plus malsain que le concours réuni de l'action des miasmes marécageux et d'autres foyers putrides dont les vents régnants poussaient les vapeurs au visage des soldats campés, surtout si l'on réfléchit qu'ils étaient fort mal abrités, et que les baraques dans lesquelles ils séjournèrent pendant trois jours récélaient nécessairement les agens délétères émanés des marais voisins (XI.). Joignons à l'influence des causes précédentes, les particularités propres à la plupart des soldats et que nous avons énoncés dans le même paragraphe, et nous aurons la mesure de leur gravité et de leur étendue.

XLIII. Nous nous sommes rendus raison dans le paragraphe (XII) des motifs pour lesquels le 35.me fut atteint plus tard que plusieurs autres régimens, par les effets de ces circonstances fâcheuses. On ne doit pas s'en étonner pour peu qu'on se rappelle la puissance que possède l'habitude pour pallier au moins, et même pour neutraliser l'efficacité des causes morbides les plus énergiques. Néanmoins, les loix de l'habitude ne s'étendent que jusqu'à un certain dégré, et d'ailleurs, la plupart des causes des maladies sévissant sur le 35.me comme sur les autres régimens, nous eûmes à notre tour un grand nombre de malades.

XLIV. Nous devons même remarquer que les maladies du camp de Navarin furent plus meurtrières que celle du camp de Modon, ainsi qu'on peut s'en assurer en jetant un coup-d'œil sur le ta-

bleau de mortalité du paragraphe XXXIX. Nous pensons que cette différence est due à la diminution du nombre et de l'intensité des influences délétères, autant qu'à la réduction du nombre des soldats campés en plein air : car, d'après ce que nous avons dit (XVI.), les compagnies d'élite furent logées en ville : celles du centre seulement restèrent campées. Une autre raison qu'on peut donner est encore l'effet de l'habitude qui avait eu le temps d'agir depuis que le régiment était dans ces contrées, pour atténuer l'action de ces causes morbides.

XLV. D'autres preuves sans réplique que c'est réellement aux circonstances environnantes qu'il faut attribuer les maladies du régiment ; c'est, d'un côté, l'observation que nous avons notée (XV), que les voltigeurs du 2.e B.on qui s'y trouvaient prochainement exposés eurent aussi plus de malades que les autres, et ce que nous avons consigné dans un autre endroit (XIX.), que sur 84 malades qu'on évacua par mer sur Navarin, et qui furent en butte aux sécousses occasionnées par le mauvais temps, et qui, surtout, avaient été soustraits aux mêmes circonstances dont nous parlons, nous en trouvâmes, le lendemain, 24, chez qui la fièvre avait cessé d'elle-même.

XLVI. D'après ce qui précède, il est donc évident qu'il ne peut y avoir d'autres causes de maladies du 35.e en Morée que les influences locales. Sans doute, les modifications individuelles exerçaient leur dégré de puissance sur les différens cas particuliers ; mais on ne peut s'empêcher de reconnaître que ces différences ne portaient que sur de variétés et nullement sur le fond même des maladies.

XLVII. Maintenant, comment agissaient ces causes ? Nous pouvons résoudre cette question par une masse imposante de faits. La maladie de Hongrie si bien décrite par Semert, (de Morbo-Hungarico), et si connue depuis 1566, époque de sa première apparition est, d'après ce savant auteur, un composé de fièvres bilieuses et de fièvres d'hôpital, toutes les deux élevées à un très-haut dégré par l'encombrement des malades. Or, il parait, d'après Pringle, que le

climat de Hongrie est un des plus mal-sains pour une armée en campagne à cause des nuits froides et humides qui succèdent à des jours étouffans, dans un pays marécageux; puisque les fièvres d'automne et les flux de ventre sont plus fréquens et plus dangereux que partout ailleurs.

XLVIII. A Copenhague, en 1652, il survint une fièvre en automne, après un été excessivement chaud et sec; cette Ville est située dans un terrain bas et marécageux.

XLIX. Dans les pays marécageux des contrées méridionales ' où les chaleurs sont plus longues et plus violentes, comme dans quelques régions de l'Italie, et dans d'autres pays sous la même latitude, les mêmes sortes de fièvres règnent le plus souvent épidémiquement.

L. Prosper Alpin observe que les canaux croupissant du grand Caire causent tous les ans une espèce de variole maligne et des fièvres putrides et pestilentielles qui dominent dans les mois de mars, d'avril et de mai, saison, que les vents qui soufflent alors constamment du sud, rendent, en ce pays, la plus chaude de l'année.

LI. On ne rapporte ces exemples auxquels on pourrait en joindre un plus grand nombre, que pour établir que les terreins bas et marécageux, n'engendrent pas seulement, comme on le croit communément, des fièvres intermittentes, mais qu'ils peuvent produire aussi bien des fièvres continues, et d'autres affections analogues à celles que nous avons vues régner en Morée.

LII. Ces mêmes faits attestent encore que la nature des affections régnantes sous l'influence des causes mentionnées ont la plus grande ressemblance avec les affections billieuses, mais en ne se laissant pas tromper par les noms imposés aux maladies, et étudiant conjointement leurs symptômes et leurs traitemens, on s'assure que la condition pathologique désignée par la dénomination d'affection billieuse, co-existe le plus souvent avec un état plus ou moins prononcé d'abattement de forces, et quelquefois aussi avec un état opposé, ou un état inflammatoire plus ou moins intense. C'est, du reste, ce qu'on peut conclure de l'énumération des symp-

tômes de la plupart des affections dont nous avons cité les exemples, et des modifications que les auteurs qui les ont décrites, faisaient éprouver très-souvent à leur méthode fondamentale de les traiter. C'est ainsi que Pringle, pour choisir entr'autres, l'exemple le plus rapproché des faits que nous avons observés, combinait très-souvent, habilement, la méthode anti-phlogistique, et celles par les toniques, avec la méthode évacuante. Ajoutons encore que c'était quelquefois, du moins, en certaines époques des maladies qu'il a traitées, à la méthode anti-phlogistique seule qu'il en appelait, attendant pour se servir des autres médications que l'irritation générale ou locale co-existante se fut amandée ou eût totalement disparu.

LIII. L'énumération rapide des symptômes propres aux maladies, qui sont le sujet de cette dissertation, atteste les rapports parfaits qui existent entr'eux et ceux qui appartiennent aux affections dont nous venons de parler; il n'y a pas d'autres différences que celles qui résultent de leur dégré de gravité qui était chez nous heureusemens beaucoup plus faible que ne l'avaient vu les auteurs précités. On y retrouve, d'ailleurs, la même combinaison naguères indiquée d'un état bilieux, avec un état d'atonie et des inflammations générales ou locales; d'autres différences pour les maladies dont nous avons fait le sujet principal de ce travail consistent en ce que nous avons traité surtout des fièvres intermittentes, ne nous occupant des autres affections que d'une manière accessoire.

LIV. Le traitement que nous avons mis en usage justifie l'idée que nous nous efforçons de donner des maladies du 35.me à cette occasion. Il faut se rappeler que nous avons déjà dit que nous n'avons eu à notre service des émétiques et des purgatifs qu'à la fin du règne de ces maladies. Peut-être si nous en avions eu plutôt nous en aurions fait un plus grand usage; quoi qu'il en soit, nous nous sommes assez bien trouvés de l'emploi des boissons émollientes et tempérantes, ainsi que de celui des saignées générales et locales, suivant l'occasion. Mais le remède, par excellence, est le sulfate de quinine à des doses très-élevées.

LV. Les rechutes, avons nous dit, étaient très-fréquentes, la cause pouvait bien dépendre, en partie, de l'omission forcée de quelques évacuans qui auraient pu trouver place avantageusement; mais nous sommes plus disposés à admettre qu'elles tenaient plutôt à la continuité d'action des influences délétères qui avaient produit les maladies, et à des écarts de régime; au reste, nous saisissons encore cette circonstance de la facilité des rechutes pour renforcer les preuves de la relation de nos maladies avec celles qui portent le nom de bilieuses.

Aux causes précédentes des rechutes, nous devons joindre la profondeur de l'atteinte portée par les influences morbides sur l'économie; c'est par cette dernière raison que nous croyons devoir expliquer la nécessité d'employer des doses de sulfate de quinine bien supérieure à celles qu'il faut ordinairement dans nos pays pour couper radicalement la suite des accès de fièvre.

LVI. En résumant tout ce que nous avons exposé sur la nature des maladies dont nous avons été les témoins en Morée, il résulte qu'elles avaient une grande ressemblance au dégré d'intensité près, avec toutes celles qu'on observe dans tous les lieux de la terre où se rencontre l'ensemble des circonstances locales que nous avons fait connaître dans notre première partie, et que ces maladies, essentiellement graves, résultaient de la réunion de plusieurs états morbides différens, savoir: un état bilieux, un état inflammatoire et un état nerveux, chacun caractérisé par les séries de phénomènes qui en constatent l'existence, et telle qu'on la voit dans les campemens de troupes lorsqu'ils ont lieu sous un ciel chaud et humide, alterné par plus ou moins de froid et dans des pays où se trouvent en abondance des exhalaisons marécageuses, et d'autes foyers d'infection.

FIN.

SERMENT.

En présence des Maîtres de cette École, de mes chers condisciples et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'être suprême, d'être fidèle aux loix de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent, et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail qui s'y passe; ma langue taira les secrets qui me seront confiés; et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs, ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfans l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime, et je suis fidèle à mes promesses! Que je sois couvert d'opprobres et méprisé de mes confrères, si j'y manque.

